

ANDRÉ ROUVEYRE

Visages des Contemporains

PORTRAITS DESSINÉS D'APRÈS LE VIF

(1908-1913)

PRÉFACE DE

REMY DE GOURMONT

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

VISAGES DES CONTEMPORAINS

DU MÊME AUTEUR :

150 CARICATURES THÉÂTRALES.

LA COMÉDIE FRANÇAISE, 22 lithographies en couleurs.



CARCASSES DIVINES, 100 portraits dessinés.

LE GYNÉCÉE, 80 études de nus.

PHÈDRE, 10 planches.

MORT DE L'AMOUR, 8 planches.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Vingt exemplaires sur Hollande, numérotés et paragraphés
par l'auteur.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

4606

Droits de reproduction réservés pour tous pays.

PRÉFACE

André Rouveyre s'est fait connaître par plusieurs albums qui ont soulevé chacun un scandale d'un genre, en apparence différent, identique au fond, qu'il s'en soit pris aux figures, comme dans les *Carcasses Divines*, au corps féminin, comme dans le magnifique *Gynécée*, on lui reproche uniformément la nouveauté un peu âpre de sa vision. Il manquait de respect à la face auguste comme au corps divin, je crois qu'il ne s'en est pas étonné. Cela n'a pas fait dévier sa vocation : voilà qu'il réunit la série de *Visages* qu'il donna périodiquement au *Mercur* depuis quatre ans, et, à l'en croire, délinéer ses contemporains serait dorénavant sa seule obéissance. Il a bien choisi, il faut toujours choisir l'infini, et le « Visage », c'est l'infini.

Il y a beaucoup de peintres et de dessinateurs ; il y en a peu qui aient du paysage ou de la figure humaine une vision originale. Leurs impressions oscillent de la photographie à la caricature : ou la

nature toute plate, ou la nature qui grimace, et encore selon des courbes convenues, répétées à satiété. Sans doute, on peut dire en général que tout ce qui n'est pas photographie est caricature, si l'on donne à ce mot son sens primitif de charge, exagération, l'artiste étant porté à appuyer sur les traits de caractère qui frappent d'abord sa vue et la retiennent. En réalité, la caricature, ou ce que nous appelons ainsi, n'est qu'un procédé de déformation, dont les miroirs convexes ou concaves nous donnent les types les plus ingénus. Il s'agit de faire rire et on y arrive à peu de frais. Rouveyre, au contraire, veut, par ses images étudiées, construites, analysées, puis recomposées, nous faire réfléchir. Il y arrive très souvent, mais par un travail qui dompte à chaque fois, non sans effort, sa spontanéité naturelle.

Voir, nous ne le savons pas, ou nous le savons de moins en moins, et peut-être plus du tout. La photographie a brusquement achevé et clos l'œuvre du professeur de dessin, qu'elle rend inutile. C'est un grand progrès : il n'y a plus qu'à décalquer. Nous revoilà à Dibutade, qui inventait le dessin en

suivant avec un morceau de charbon les contours d'une ombre sur le mur. Avec cela, le modèle et le « trait de force » qui déroutait Pécuchet, on s'élève facilement à l'idéal, aux sommets de l'idéal.

Mais j'aime autant que l'art ait de moins hautes visées, qu'il se borne à être personnel et caractéristique. Et ce sont bien, dans le domaine du portrait, où il veut se restreindre, les qualités premières d'André Rouveyre. Cette figure vue par lui ne l'a été que par lui seul. Il s'y est arrêté, non pas objectif froid, mais œil intelligent. Avant de la dessiner, il a voulu la comprendre. Les lignes, les ombres, les saillies, les creux et même les couleurs, qu'il rend à sa manière, lui ont parlé et il a entendu leur langage. Tout pense dans une tête qui pense. Rien dans les figures de Rouveyre qui ne soit symbolique d'un état intérieur : d'où leur vie, d'où les discours qui semblent sortir de chacun des plis de leur peau.

Mais je dois dire aussi qu'il ne s'agit là que de quelques-uns des visages qui vont suivre. A mesure qu'il progressait dans la recherche psychologique, il devait perdre parfois de vue le but même du des-

sin qui est de représenter véridiquement ce qu'il s'est chargé de conserver pour l'œil. A force d'interpréter, il charge un peu ses lignes de commentaires, et beaucoup de ces nouveaux *Visages* ont refusé de se retrouver dans une image qu'ils jugeaient travestie, voire offensante.

Il faut le dire, puisque c'est vrai. Ici ou là Rouveyre s'est montré cruel. Les puissances du jeu l'ont emporté sur celles de la raison, quelquefois, mais pas toujours dans le sens d'une vérité secrète. Il a dépassé le ton, non beaucoup plus que Sem, peut-être, mais avec plus de variété et plus d'âcreté. Cela a frappé; cela a blessé aussi. Certaines têtes, surtout de femmes, après qu'on les reconnaît (c'est moins grave quand on ne les reconnaît pas; il y en a), donnent à pleurer. Cela ne devrait pas être. Elles ne devraient pas non plus donner à rire, mais seulement à méditer.

Il y en a assez de cet ordre pour engager à une calme discussion de son art et en général de la dangereuse déformation. Ce n'est pas le moment.

Regardez et méditez.

REMY DE GOURMONT.

PRÉFACE

DE LA QUATRIÈME ÉDITION

Réunis en volume, les *Visages* semblent peut-être un peu moins cruels que lorsqu'ils défilent périodiquement le long d'une revue. Mais vraiment, je ne sais pas trop à quoi cela tient. Sauf en quelques pages qui demeurent excessives et comme blessantes, l'ensemble se tient. On sent beaucoup moins le système que la méthode. Faisons abstraction des visages de femmes, dont presque aucun n'est tolérable, la galerie des hommes me paraîtra même supérieure. C'est que la tête de la femme n'est pas faite pour plaire par son caractère, mais seulement par une certaine rectitude de lignes, qui ne doit pas être trop individualisée. Les femmes qui veulent à la fois paraître des beautés et des penseuses se méprennent sur leurs possibilités ; il faut opter. La forme inesthétique donnée à leur visage, pourrait dire Rouveyre, est un hommage à leur intel-

ligence : la beauté pure ne pense pas. La pensée ravage toujours la figure : il est vrai que la vie y suffit très bien. Mais je crois qu'il aurait fallu tenir compte pour les femmes de la faiblesse de notre œil pour elles, chez nous autres qui n'avons pas le regard déformateur ni si rudement scrutateur. Ceci dit, et ceci n'est peut-être que du sentimentalisme, je ne vois pas d'objection contre les portraits d'hommes, dont beaucoup sont d'une ressemblance extrêmement vivante. Ce ne sont pas seulement des portraits, ce sont des tendances, des intelligences, des manières d'être. Il y a d'autres déformateurs. Rouveyre diffère des autres par la diversité de sa déformation qui, au lieu de tourner autour du geste du dessinateur, tourne autour du caractère qu'il a deviné chez le modèle. En quoi c'est un portraitiste et non un caricaturiste aux effets toujours limités et presque toujours identiques. Mais par cela même c'est un homme fort dangereux pour la tranquillité publique.

REMY DE GOURMONT.

PORTRAITS

... le portrait, que vous avez publié dans le *Mercur de France*, du vieux penseur Jules Soury.

Il y apparaît bien, souffrant de son incurable scepticisme, ce cancer de l'intelligence. Il vaut mieux en mourir que vivre avec l'illusion de savoir quoi que ce soit sur rien.

JULES SOURY.

(D'une lettre à l'auteur)





2 — Théodule Ribot





23/11/1910

Rouveyre









8 — Remy de Gourmont







Poincaré.
I/1910





Rouven.





Rowley













collèg. de France, 6 mai 09
Rouveyre -







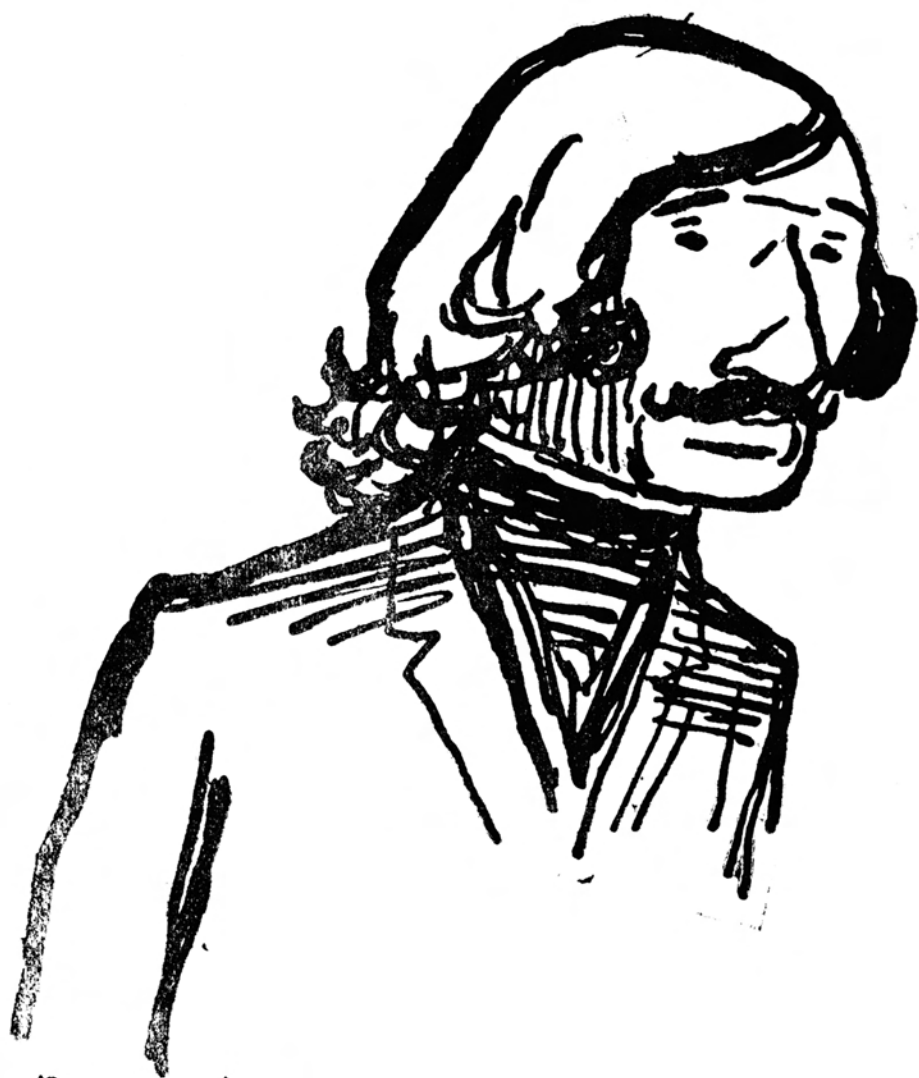








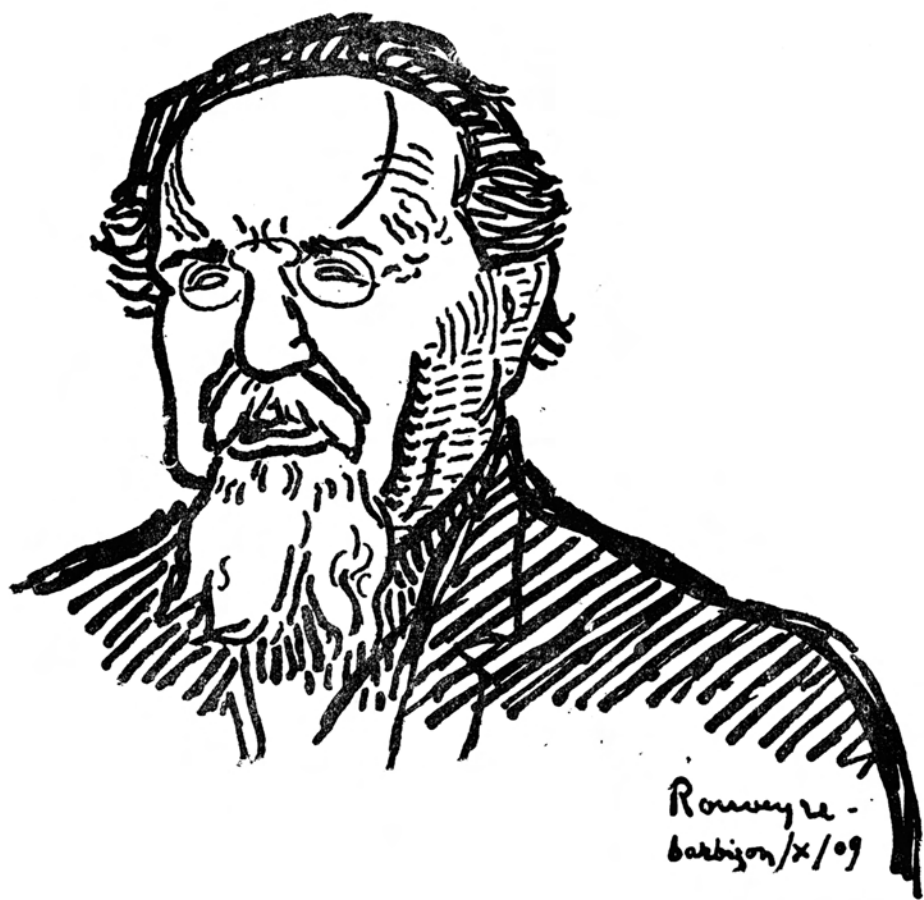




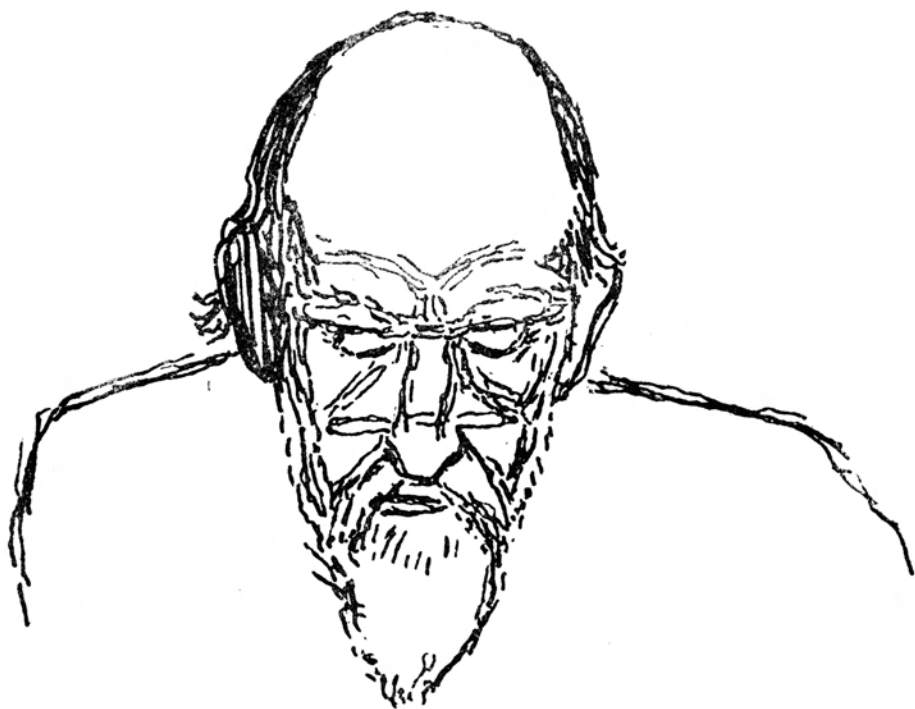
Roussier.







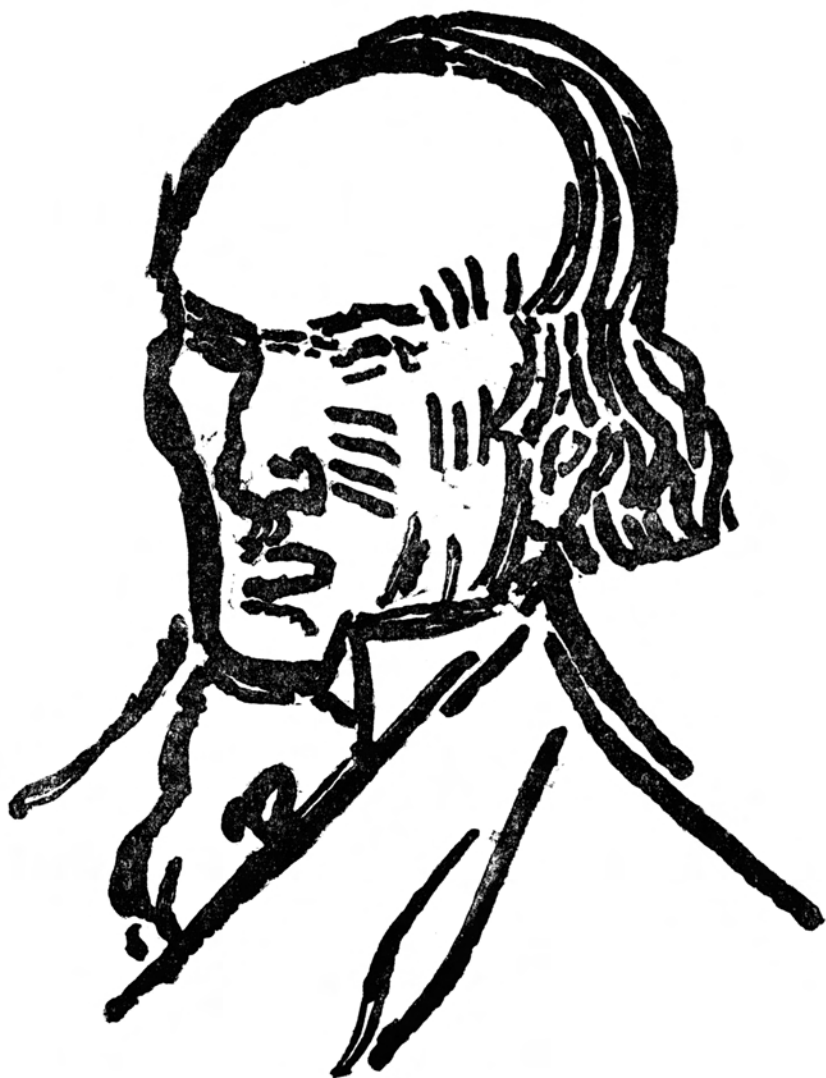












Rouveyre.



Rouveyre
1911













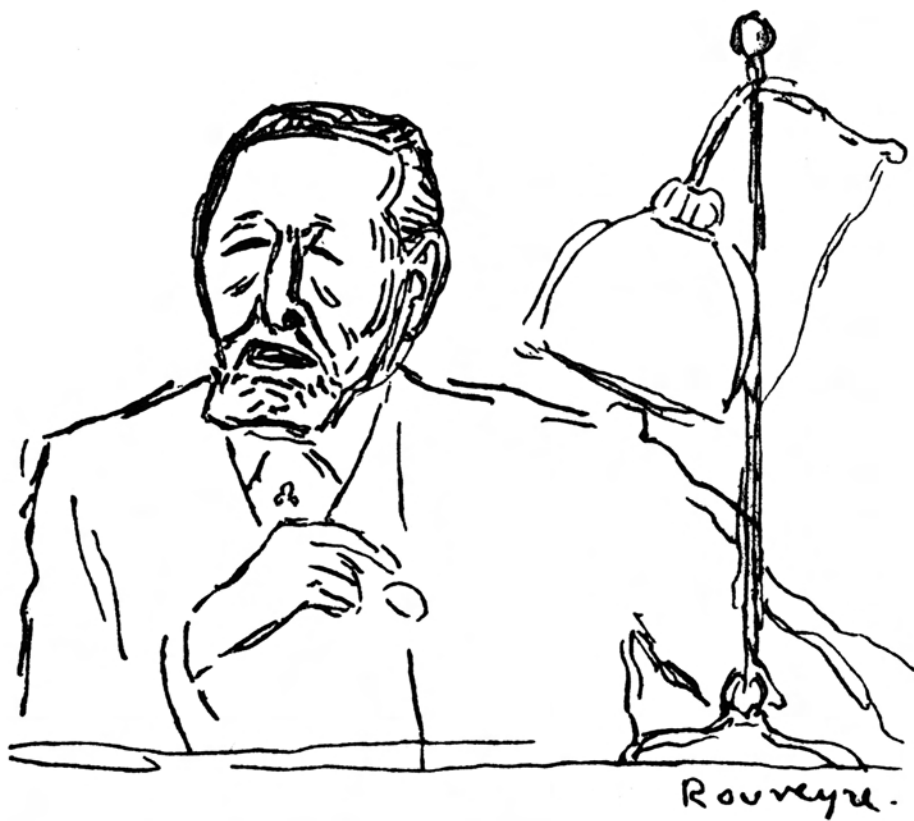


Roucyra-
10 I/1910

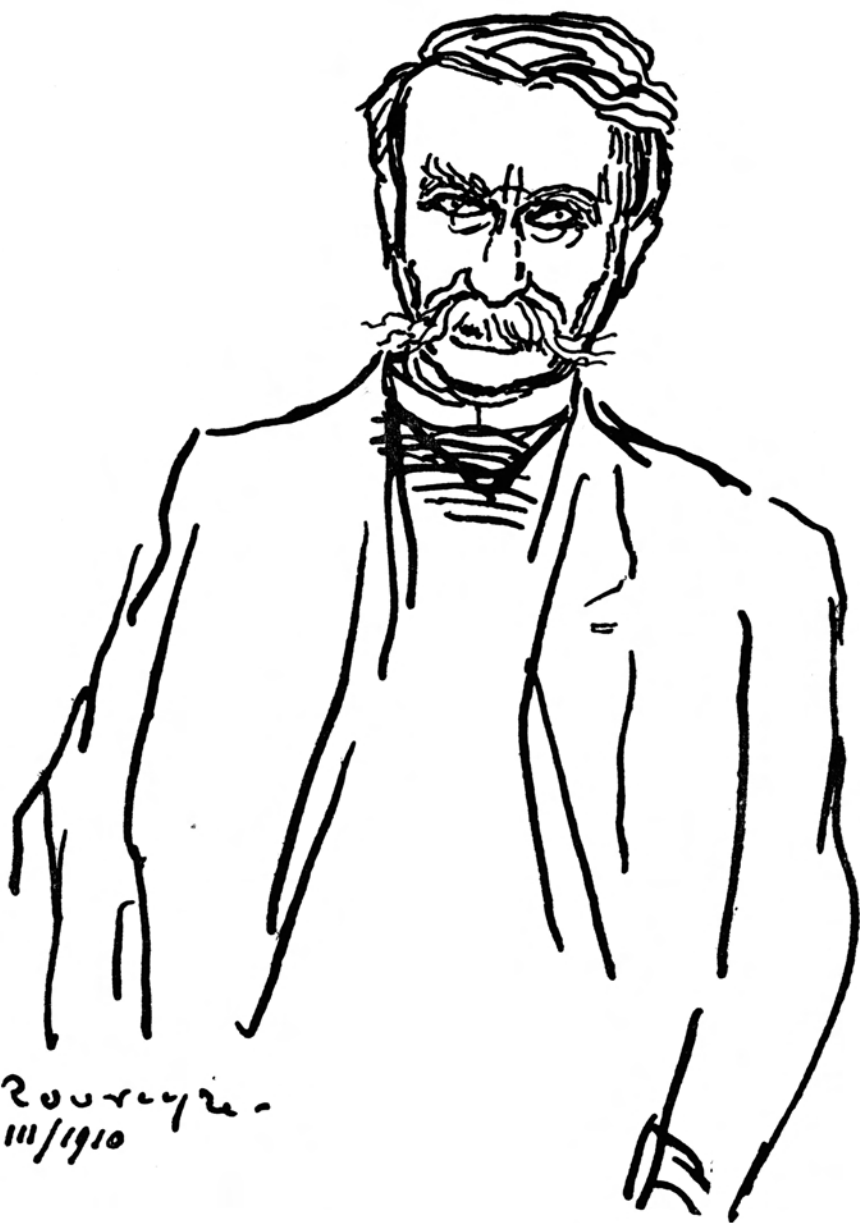


Rouveyre -













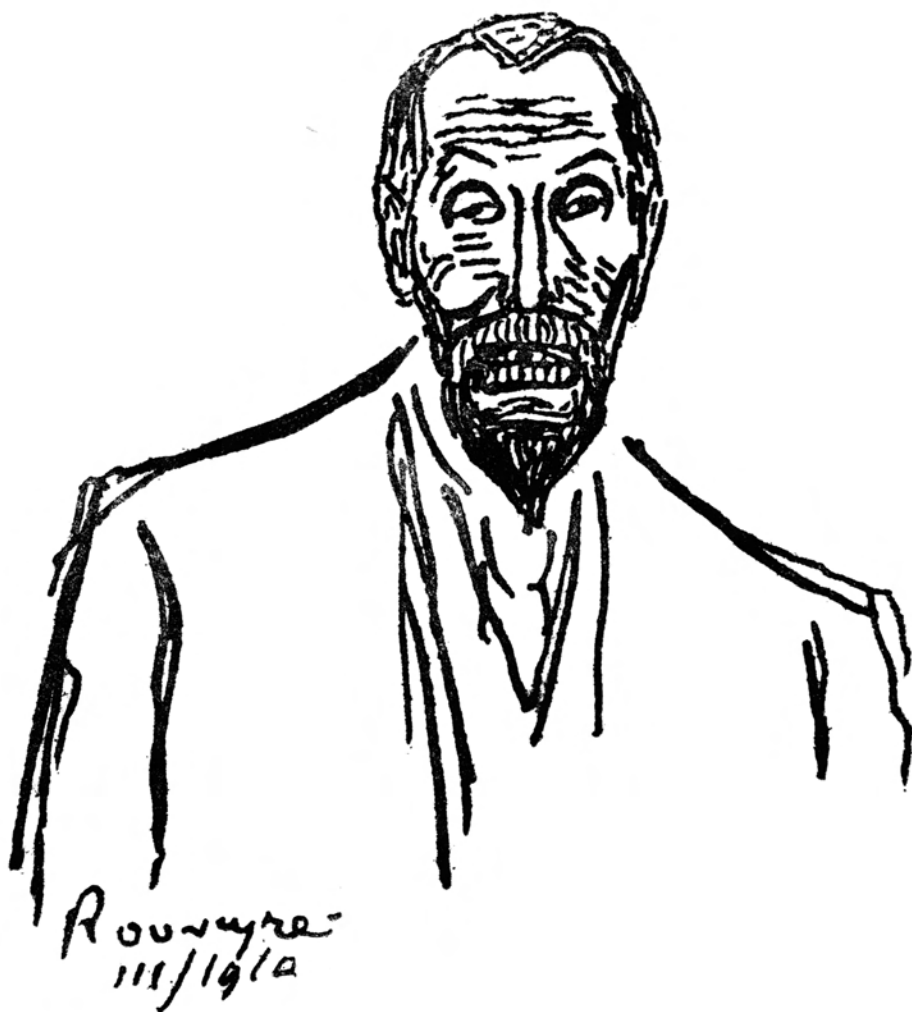






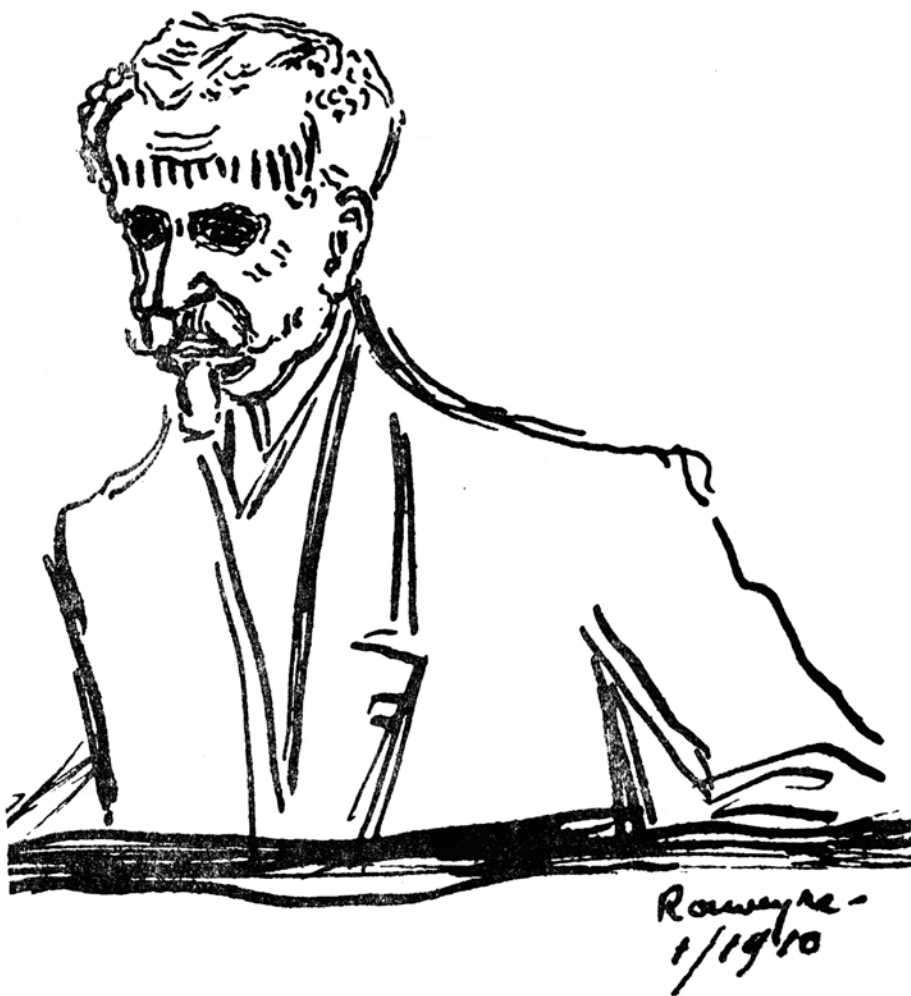
Rouleyre-
13/IV/1910





















Roggeye-
Anelli 1910



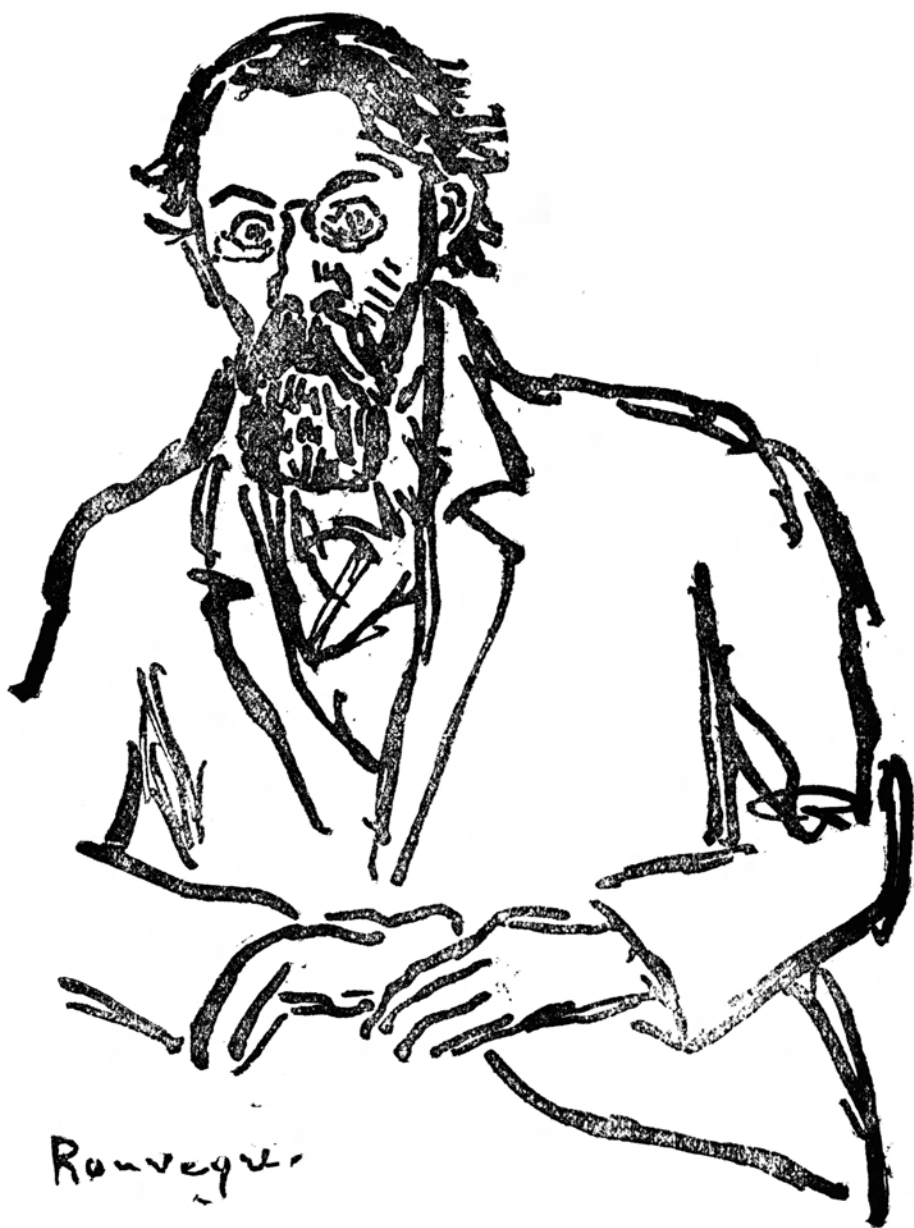


Roussayre.
I/1910



Roweysre-
I/1910











Rauwcyra-
1911







78 — Madame Aurel







81 — Mlle de Marcille,
des Folies-Bergère







Suzanne, du
Mariage de Figaro.

ROUREYRE.









Rouveyre -
8/4/1911





















98 — M^{lle} Gaby Deslys
au théâtre des Capucines





100 — Princesse Victor Napoléon





















110 a — Jane Catulle Mendès



110 b — André Rouveyre













116 — Ida Rubinstein
dans *Hélène de Sparte*







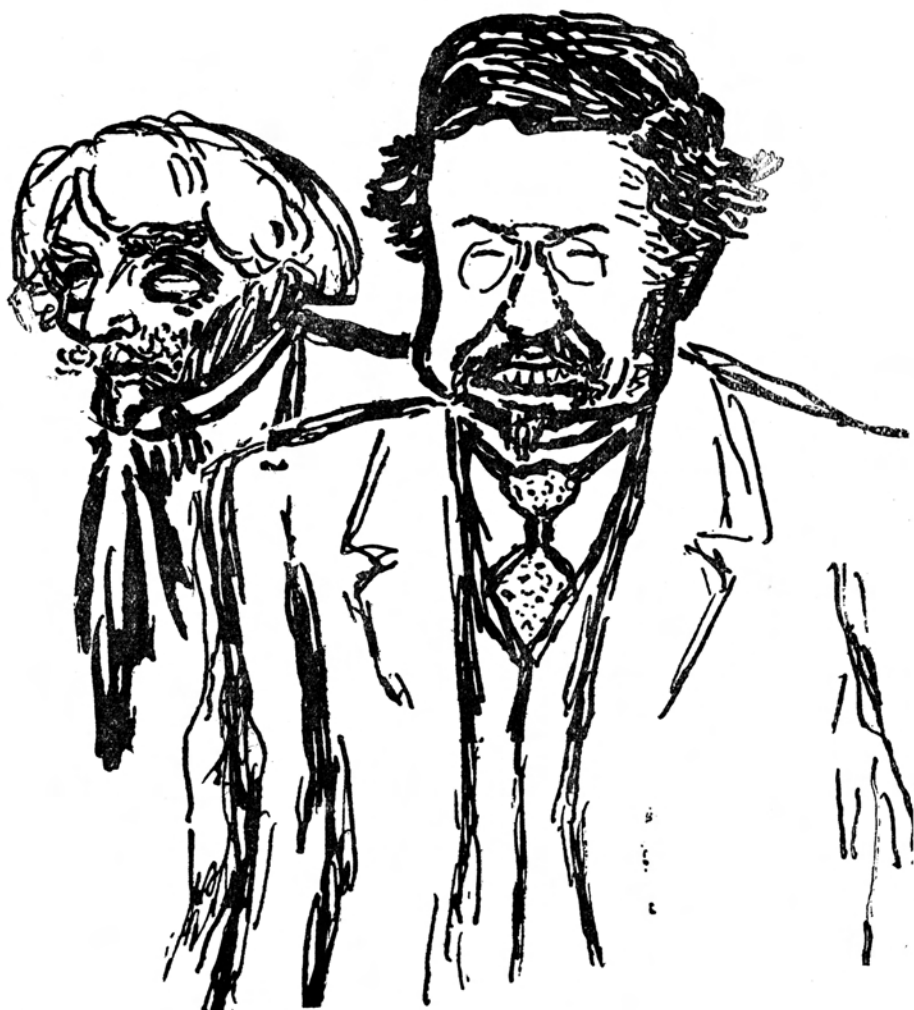




Rouveyre
1912















Roussier
1912











Routure.







TABLE

TABLE

HENRI ALBERT.....	LXXIII	RICCIOTTO CANUDO....	CXXV
GABRIELE D'ANNUNZIO.	LV	JANE CATULLE-MENDÈS.	CX
H. D'ARBOIS DE JUBAIN-		BERTHE CERNY.....	LXXXIV
VILLE.....	XLVI	PROFESSEUR CHANTE-	
LOUIS ARTUS.....	LVIII	MESSE.....	XC
AU CONCERT.....	XIII	PAUL CLAUDEL.....	XCIV
AU CONCERT.....	IX	COLETTE.....	XXXVII, XXXVIII
MADAME AUREL.....	LXXVIII	MARCEL COULON.....	LXXXII
NATALIE CLIFFORD BAR-		GEORGES COURTELINE..	CXVII
NEY.....	CXXXIII	GUY-CHARLES CROS....	XCVI
MAURICE BARRÈS.....	XV	MADAME PIERRE CURIE.	XLI
JULIA BARTET.....	X	CLAUDE DEBUSSY.....	XXVIII
HENRY BAUER.....	LXVI	RAYMONDE DELAUNOIS	XVI
BARONNE DE BAYE....	CIV	Mlle GABY DESLYS....	XCVIII
JOSEPH BÉDIER.....	LVII	SUZANNE DESPRÉS....	XVIII
HENRI BERGSON.....	XXIV	LÉON DIERX.....	CXX
SARAH BERNHARDT....	XLIX	DOCTEUR DOYEN.....	CXIII
PROFESSEUR RAPHAËL		GEORGES DUHAMEL....	CXVIII
BLANCHARD.....	CXI	LOUIS DUMUR.....	XLII
LÉON BLOY.....	XLV	ISADORA DUNCAN.....	LXXV
LÉON BOCQUET.....	LXXX	GEORGES EEKHOUDE....	LXVII
JEAN DE BONNEFON....	CXV	GEORGES D'ESPARBÈS..	CXXVII
ÉMILE-ANTOINE BOUR-		J.-H. FABRE.....	XXXI
DELLE.....	XX	ÉMILE FAGUET.....	XCH
ÉLÉMIER BOURGES....	CIII	FÉLIX FÉNÉON.....	CH
GEORGES BRANDÈS....	LXXXVIII	PAUL FORT.....	XXX
.....	LXXXIX	LOUIS DE FOURCAUD..	XIV
MARTE BRANDÈS....	LXIX,	ANATOLE FRANCE.....	LXV
.....	LXXI	MARY GARDEN.....	XCIV

JULES DE GAULTIER...	XCI	Mlle MARVILLE.....	LXXXI
HENRY GAUTHIER-VIL-		MARQUIS DE MASSA...	LXII
LARS.....	CVIII	PAUL MEYER.....	XXXV
PRINCESSE GHICA....	LXIV	STUART MERRILL.....	XXXII
ANDRÉ GIDE.....	XXXIX, XL	OCTAVE MIRBEAU....	LXVIII
URBAIN GOHIER.....	LXXIX	MITCHINE.....	CXXXVI
REMY DE GOURMONT...	VIII,	ALBERT MOCKEL.....	XIX
LE CHEVALIER GRECO..	LXXXV	GABRIEL MONOD.....	XXI
GYP.....	CXXII	JEAN MORÉAS.....	III, IV
LOUIS HAVET.....	CXIX	PAUL MORISSE.....	CXII
HENRI-MATISSE.....	CXXVIII	ROBERT MORTIER.....	LIII
CHARLES-HENRY HIRSCH	XCVII	MARQUIS MOTONO....	XXIX
HENRY HOUSSAYE....	XXXVI	PRINCESSE VICTOR NA-	
VINCENT D'INDY.....	XVII	POLÉON.....	G
JOÉ JEANNETTE.....	XXII	MAX NORDAU.....	CV
J. JOSEPH-RENAUD....	LXXXV	S. A. R. L'INFANT DON	
MARY KEAT.....	CXXXV	LUIS D'ORLÉANS....	CXXIII
GEORGES LAFENESTRE.	CXIV	ANNIE DE PÈNE.....	CXXXIV
MARGUERITE LANTELME.	XLII	LOUIS PERGAUD.....	LXXVII
ENRIQUE R. LARRÉTA..	LI	HENRI POINCARÉ.....	XI
PIERRE LASSEIRE....	CXXX	RAOUL PONCHON.....	I
PAUL LÉAUTAUD.....	LXIII	GEORGES DE PORTO-RI-	
SÉBASTIEN-CHARLES LE-		CHE.....	CXXXII
CONTE.....	LII	POZZI.....	XLIV
FÉLIX LE DANTEC....	XLVIII	JEAN PSICHARI.....	VII
ABEL LEFRANC.....	LIX	RACHILDE.....	CXXI
AUGUSTE LONGNON....	XXXIV	HENRI DE RÉGNIER...	V
MARQUISE DE MAC-MA-		JULES RENARD.....	VI
HON.....	CXXXI	THÉODULE RIBOT.....	II
ÉMILE MAGNE.....	CVI	GCHARLES RICHET....	LVI
LOUIS MANDIN.....	CXXIV	HENRI ROCHEFORT...	XCIX
JÉSUS-CHRIST MARDRUS.	XXVI	AUGUSTE RODIN.....	XXV
JULIETTE MARGEL....	CXXXII	JULES ROMAINS.....	LXXVI
ALBERT MARQUET.....	XII	CAPITAINE DE ROSE... LXXXVII	

J.-H. ROSNY AINÉ....	LIV	UN JEUNE HOMME.....	XXIII
IDA RUBINSTEIN.....	CXVI	OCTAVE UZANNE.....	LXI
VALENTINE DE SAINT- POINT	CIX	DUCHESSE D'UZÈS DOU- AIRIÈRE.....	CXXVI
SAINT-POL-ROUX.....	CXXIV	ALFRED VALLETTE....	XXVII
ANDRÉ SALMON.....	CVIII	EMILE VERHAEREN....	XLVII
GABRIEL SÉAILLES....	XXXIII	FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	LX
MADAME SIMONE.....	LXXIV	CHARLES VILDRAC....	LXXII
JULES SOURY.....	LXXXIII	VICOMTE MELCHIOR DE VOGUÉ.....	L
LAURENT TAILHADE...	CXXIX	ADOLPHE WILLETTE...	LXXXVI
LOUIS THOMAS.....	CI		
MARCELLE TINAYRE...	XCIII		

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq janvier mil neuf cent treize

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

EDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, PARIS (VI^e)

ŒUVRES DE ROUYEYRE

—

Fragments de quelques commentateurs : LOUIS DE
FOURCAUD, ANDRÉ GIDE, JEAN MORÉAS, GEORG
BRANDÈS, LOUIS THOMAS, MARCEL COULON.

... Je parle de M. Rouveyre, dont j'ai là, sous les yeux, le dernier recueil. L'ouvrage répond à ce titre baudelairien : « *Carcasses Divines.* » Quelques vers tirés des *Petites vieilles*, sur l'énigmatique et douloureuse géométrie des lignes humaines, lui servent d'épigraphe — mieux encore, de justification. Trois parties le constituent : une série de cent dessins ; *Portraits* de contemporains ou de contemporaines célèbres ; la *Monographie d'une Actrice* et la *Monographie d'une Comédienne Tragique et Comique*. Un métier d'apparence très simple et, pourtant, d'une grande complexité. Telle planche a l'aspect d'un premier état de gravure à l'eau-forte, telle autre se rapproche de la liberté d'une gravure sur bois largement entaillée à grands coups d'outil.

Ici, c'est un croquis jeté de verve ; là, toutes les formes se décomposent et se subdivisent, en vertu d'un long travail de recherche très voulu. Souvent le pinceau, chargé d'encre de Chine, a lancé pour les contours, pour les grandes parties intérieures et les indications de mouvement, des touches hardies à la japonaise. Tantôt un œil n'est formé que d'un point ; tantôt un trait de plume unique crée une bouche ; tantôt un visage recule sous une ombre hachée de traits rageurs. Tout cela est fort curieux.

Ce qui l'est, néanmoins, bien plus encore et ce qui caractérise, à mon avis, le talent de l'auteur, c'est sa quasi constante volonté de décomposer les formes suivant les lois d'une géométrie mystérieuse en rapport avec les expressions. Certaines de ses images se dérobent au premier regard. Pour les dépouiller et les analyser totalement, il faut quelque obstination. Mais, dans le temps même où la sagacité s'exerce, le mystère de ces décompositions agit et l'on entrevoit des intentions subtiles ajustées à des conformations particulières, éclaircies peu à peu. Les hommes, les femmes nous apparaissent ainsi, plus encore tels qu'ils seront demain que tels qu'ils sont aujourd'hui. On dirait que le dessinateur a le présentiment ou la prescience du devenir de ses modèles. Son ironie ressemble à une vue en profondeur. Cet art apparaît finalement moins divertissant que propre à inspirer des réflexions fortes et amères. En ce point, il a je ne sais quoi de philosophique, de pessimiste et de septentrional. Mais allez donc médire d'un ironiste qui s'essaye à définir les hommes et nous laisse plongés en de mélancoliques pensées sur notre propre vie.

L. DE FOURCAUD.

(Gaulois, 1907.)

« Soixante-seize attitudes, soixante-seize corps féminins violés dans leur intimité par l'œil impitoyable de M. Rouveyre. » — Il y en a même soixante-dix-huit ! car deux de ces planches portent double sujet.

Le dessin de M. Rouveyre ne manque ni de force parfois, ni de grâce, ni surtout de férocité — une sorte de férocité très artiste qui consiste à accuser toujours le caractère, fût-ce aux dépens de la véracité, à ne consentir plus, dans l'expression de l'attitude ou du visage qu'à ce qu'il a de plus spécial, considérant comme inutile, inartistique par conséquent, tout ce qu'il garde de commun avec la plus banale humanité — j'allais dire : tout ce qu'il garde de simplement humain.

Nul doute que M. Rouveyre n'arrive ainsi, souvent, à des *accusations* d'une intensité puissante.

La suite des « Mécislas Golberg sur son lit d'agonie » qu'il vient d'exposer à la galerie Druet sont d'une inoubliable âpreté. Si la suite qu'il nous offre dans son album, plus abondante, est par là même plus inégale, elle ne déborde pas moins vers l'excellent que vers le pire.

« Le spectacle est prodigieux de ces corps tendus et écroulés, de ces membres délirants, de ces croupes bovines, de ces jambes de chèvre, de ces seins et de ces pis, de ces cuisses qui s'ouvrent comme des ciseaux, de ces sexes éperdus à la fente démesurée. Des lignes de toutes les formes, de toutes les courbures, de toutes les cassures, beaucoup de cercles, d'arcs, de rhombes et de masses ovoïdes. » — Si telle matière pousse déjà la plume si sage de M. de Gourmont à de telles intempéries, on me saura gré de n'insister pas davantage à mon tour.

Mais pourquoi M. de Gourmont écrit-il en manière de conclusion : « C'est ici un livre de vie, et non un livre de rêve. » — C'est être bien tendancieux. J'espérais que nous n'en étions plus à prendre pour conditions du réalisme, l'atrocité, l'obsécénité, la hideur. Serait-il plus paradoxal d'admirer au contraire en ces dessins une idéalisation puissante ? A qui faut-il encore apprendre que l'idéalisation de l'art n'opère pas forcément dans le sens de ce que le public appelle ordinairement : la *beauté*. Qui dit suppression du neutre, du banal, de l'indifférent, au profit de ce que veut l'artiste, dit : idéalisation. Pour vivre plus intensément, certains dessins de M. Rouveyre sont d'une effarante hideur. Qu'importe ! L'ennemi, ce n'est pas le laid ; c'est le médiocre.

Que M. Rouveyre se méfie cependant de cette complaisance à l'atroce. Un Tertullien y pourrait bien trouver son compte, sourire à tant d'outrance et, par une volontaire méprise, lire dans l'étalage de tant de chair si surmenée, une invite possible à la macération... Mais nous voici bien loin de M. de Gourmont !

ANDRÉ GIDE

(*Nouvelle Revue Française*, 1910.)

... Ces vieilles lectures mêlées me repassaient toutes dans l'esprit pendant que je tournais les pages de l'album où André Rouveyre a construit son *Gynécée*...

§

La cuisse doit-elle être trois fois plus grosse que le bras, charnue et pleine de suc ?

Faut-il louer un visage plutôt ovale, un front clair, un nez qui part droitement des confins des sourcils, des lèvres moyennes sans être plates, des yeux aux regards obliques et luisants ?

La gorge aurait tort de laisser apparaître les os, la main est agréable lorsque la limite des doigts montre une gracieuse concavité.

Les anciens estimaient de telles proportions.

Cependant *le Gynécée* signifie peut-être que ce ne sont pas toujours les très belles femmes qui incitent le désir.

§

Zeuxis, voulant tracer l'image d'Hélène, demanda aux Crotoniates de lui présenter plusieurs de leurs filles, parmi les plus belles. Ils le firent en son honneur, et le peintre prit de chacune la plus noble partie et acheva son chef-d'œuvre par l'assemblage de tant de beautés vivantes en une seule figure idéale.

§

On peut dire que Rouveyre a suivi l'exemple de Zeuxis, car chacun de ses terrifiants portraits est bien une synthèse.

Voilà comment toutes ces femmes dardent de leur appas non le gentil Cupidon, mais bien, — au physique comme au moral — l'Amour qui frappe à coups de hache.

La chevelure en touffe ou en crépon, les lèvres entr'ouvertes d'un grand espace dans un visage ou hébété ou farouche, qu'elles se sentent rondes, longues ou droites, du haut en bas et jusqu'au pied troussé, toutes leurs parties : bras, ventres, cuisses, tetons, sont prêtes à recevoir l'empreinte, à obéir aux mouvements amoureux.

C'est ainsi que, stylées à la leçon rusée de Vénus, ces femmes dressent ses pièges, ses stratagèmes, manient les armes pour son service, font avaler l'hameçon au désir et plantent le trophée.

§

Dans une glose subtile, en tête du *Gynécée*, Remy de Gourmont précise l'actualité de l'ouvrage; et il déshabille à son tour tous ces corps de femmes trop véridiques.

Puis il nous invite aussi à y chercher Flora la belle Romaine et Archipiada et Thaïs.

Je crois qu'elles y sont, et qu'il est possible d'y trouver également la Laure de Pétrarque, et même la Béatrice du poète divin.

§

André Rouveyre nous montre la Luxure en sa nudité, et comme par le dedans.

§

Pétrarque vit le dieu sur son char de feu attelé de quatre chevaux blancs. Il avait son arc, ses flèches sûres et ses deux grandes ailes aux mille couleurs. Une foule innombrable suivait le char; et, dans cette foule, les uns portaient des blessures et les autres les marques de l'esclavage.

Il y avait là tous les amants fameux dans l'antiquité; et puis Lancelot et Tristan, et la belle Genève et Iseult la blonde.

Les meilleurs poètes se pressaient derrière le char: Orphée, que le désir d'Eurydice conduisit chez les morts; Alcée, qui chanta si doucement, et Anacréon et le tendre Virgile.

A côté d'eux marchaient les Provençaux à la rime savante; Arnaud Daniel, et Pierre Vidal, et Raimbaud, et Geofroi Rudel, seigneur de Blaye, qui trouva sa perte dans un voyage sur mer, et Guillaume Cabestein, dont le cœur fut donné à manger à sa dame.

Pétrarque reconnut encore dans l'escorte ceux de son pays: Dante et Guido d'Arezzo, Cavalcanti, Guinicelli, et Cino de Pistoie, qui avait brûlé pour la jeune Selvaggia.

§

En y bien regardant, on pourrait voir ce *Triomphe* de Pétrarque se changer en danse macabre.

Le Gynécée, c'est la danse macabre de l'Amour.

Par son art intègre, André Rouveyre réfute et corrobore tout ensemble jusqu'aux plus angéliques rêveries sur les accidents du cœur.

JEAN MORÉAS.

(*Mercury de France*, 1909.)

En Scandinavie on ne parle jamais des dessins de Rouveyre, et il est probable qu'on les y connaît peu. C'est un portraitiste et un caricaturiste de génie. Parfois — rarement — il s'en tient à la réalité et il tâche, par l'accentuation des traits marquants, de donner une interprétation achevée de son modèle que ce soit avec amour, comme dans son portrait d'Anatole France, ou avec une paisible bonne volonté, comme dans son Bergson et dans beaucoup de ses autres dessins. Ou bien il lâche la bride à sa fantaisie et alors il n'y a pas de limites à ce qu'il peut atteindre dans ses tentatives, vingt, trente fois répétées pour extraire les caractéristiques. Il va jusqu'à la cruauté, jusqu'au ricanement, avec un acharnement enragé, une fureur de bête féroce qui plante et replante ses griffes dans son butin, le déchire de ses dents, et le déchire encore. Que l'on regarde la longue suite des croquis de Réjane, qui, cependant, peut encore être très belle, et qui, à la ville comme sur la scène, montre encore à la fois de l'allure et de la grâce. L'analyse de Rouveyre l'a déchiquetée, son regard de guetteur l'a épiée, cernée, surprise; son crayon a écrit une ode de méprisante ironie aux épaules, une autre aux doigts, une troisième à la croupe de l'actrice. La bouche un peu de travers de Réjane, cent fois il l'a étirée vers le haut, vers le bas sur le côté, il l'a fait parler, crier, rugir, pleurer, hurler; il lui a enlevé une dent par-ci, une autre par-là, il a fait de chaque dent le personnage principal d'un des poèmes qui disent tout le baroque des attitudes de cette femme. Il l'a faite,

elle-même, tout poitrine, tout ventre, tout dos, tout fondement, tout tête, tout marche ou tout révérence. Et cela sans haine ! Pourquoi, grands dieux, Rouveyre en voudrait-il à Réjane ? Non, seulement par amour fanatique de l'étrange et du bizarre, seulement par tendance à voir dans le féminin la source inépuisable du ridicule.

Et cependant, pour ce qui est de l'amertume et de la misogynie cela n'est rien en comparaison du *Gynécée*. Jamais le côté animal de la femme en amour n'a été ainsi mis en pleine lumière. Ce sont des centaines de positions érotiques, plus extravagantes et bestiales les unes que les autres. Aucune sensualité joyeuse, encore moins de lascivité déplaisante chez l'artiste ; mais une passion de saisir le vrai non observé, l'attitude frappante qu'on ne voit pas, dans ses mille nuances diverses ; une froideur dans le regard qui étonne et fait presque peur, dans ce regard qui ne quitte pas de l'œil chaque mouvement caractéristique de la femme, depuis la pruderie jusqu'à la démente sauvage, depuis la coquetterie sous tous ses aspects jusqu'à l'inconscience qui n'est plus que gestes et cris.

Rouveyre m'avait envoyé ses ouvrages lors de leur parution. J'avais cru qu'il considérerait lui-même ses dessins comme extravagants, ou, du moins, comme audacieux. Mais, aux réponses qu'il fit à mes observations, je vis que le tempérament polémique et la misogynie lui étaient, l'un et l'autre, complètement étrangers. Dans ses réponses, il se montrait l'artiste qui produit tout naïvement, en vertu d'une originalité naturelle donnée, originalité qui, dans le cas de Rouveyre, est formidable.

Lorsque, dès mon arrivée à Paris, je me rendis à une invitation de sa part, je pensais rencontrer en lui un artiste déjà âgé, d'aspect un peu bohémien, à l'allure passionnée et aux gestes vifs. La première chose que mon œil aperçut ce fut deux petites filles en train de déjeuner sagement avant que l'on mît le couvert pour les grandes personnes. Puis ce fut Rouveyre lui-même, un tout jeune homme, beau, svelte, fin, le teint brun, de manières polies et de beaucoup de charme, et sa jeune femme, une parisienne, plus immatérielle que cor-

poirelle, grande elle aussi et belle, mais peut-être moins que lui. C'était donc un homme marié, avec de petits enfants, un jeune époux paisible. Sa femme et lui vivaient tous deux, autant dans leur maison de campagne, à quelques heures de Paris, où ils passaient le long été de France, que dans leur appartement de la ville. Entre l'art de Rouveyre et ses façons d'être il y avait une distance, qui, une fois de plus, m'apprit combien il est difficile de conclure des observations et des expériences d'un artiste, à l'usage qu'il en fait dans sa vie privée.

L'impitoyable satirique peut être doux ; le farouche misanthrope peut être correct et homme du monde. Celui qui dans son art ne reproduit que le nu, et cela à la dixième puissance peut être un silencieux et un réservé, pourvu qu'il appartienne à un pays où tout se meut dans un cadre de vieille, c'est-à-dire de véritable culture ; et véritable culture implique harmonie supérieure, unité de style.

GEORG BRANDÈS.

(*Politiken, Copenhagen, 1911.*)

D'ailleurs, chacun voit ce qu'il veut dans *le Gynécée* de Rouveyre, ainsi qu'il arrive pour toutes les œuvres d'art et les spectacles de la nature.

« Il y a dans *le Gynécée* de terribles dessins, écrivit d'Annunzio, qui semblent tracés par le bouvier crétois, sur les murs de l'étable, à la honte de Pasiphaé. »

Que les dessins de Rouveyre renferment une attaque contre la femme, contre sa beauté charnelle,

Chair de la femme, argile idéale, ô merveille...

où qu'ils soient simplement l'expression d'un tempérament porté vers les choses de la chair, vers la totalité des choses de la chair, il faut reconnaître avec M. Gide un certain emportement, j'oserai même dire un élan intellectuel, un lyrisme enfiévré qui donne à beaucoup de ces images une portée qu'elles n'auraient point si elles n'étaient qu'une représentation précise et terre-à-terre de la femme en amour.

Je veux admettre, d'ailleurs, que la sensualité soit un sujet en lui-même tragique. Il suffit d'avoir remarqué une seule fois ce beau masque profond qui recouvre à l'instant du plaisir toute femme qui vibre, pour chercher à le revoir encore, et pour vouloir attribuer, si l'on a la tête un peu faible, quelque chose de divin à l'amour. Car les morts n'ont pas sur leur face glacée, déjà rendue au repos de la matière, une dignité plus ferme qu'un être perdu dans l'inconscience du plaisir, entièrement voué au feu qui le déchire, et ne sachant plus même qu'elle existe, cette laine boueuse dont sont tramés ses jours.

N'importe quel artiste, s'il savait nous rendre cette illumination sombre, ferait un chef-d'œuvre. J'ai cru, à certains moments, trouver une figuration de ce transport animal dans cet allongement, cette torsion superbe de la femme mordue par un serpent, de Clésinger. Et cependant quel réalisme terre-à-terre, quelle copie patiente et sans personnalité véritable.

Rouveyre, lui, est plus abstrait, plus terrible, et même lorsqu'il nous dit la frénésie avec laquelle cette femme s'élance après un idéal presque farouche dans sa bestialité ; il soufflette, il griffe, il malmène au passage son modèle, son héros, sa victime. En somme, c'est la forme même du mysticisme de Beaudelaire, une poésie noire et sanglante, un incendie dans un orage...

LOUIS THOMAS.

(*André Rouveyre*, Dorbon aîné, 1912.)

Cette œuvre érotique, donc, je la vois, par l'excès même de son érotisme, aboutir à une excessive chasteté, celle dont Renan à la fin de sa continence vie nous a dit qu'elle n'est pas dans les intentions de la nature. Si c'est cela l'amour, sommes-nous tentés de crier, méprisons l'amour ; si c'est là la femme... et l'homme, soyons misanthropes et misogynes ; si telle devient si vite la chair, ayons-en tout de suite l'abomination. Et il ne nous surprend pas qu'au *Gynécée* et qu'à *Phèdre* succède dans la liste des ouvrages de Rouveyre une œuvre

qui s'intitule la *Mort de l'Amour*. Oui, compris de cette sorte, l'amour n'a plus qu'à mourir. Et le janséniste et l'idéaliste fanatique vont pousser des cris de joie. Opprobre à la terre et gloire au ciel ! Mais nous sommes là pour contester leur triomphe et dire à l'artiste : — Vous avez simplifié, vous avez systématisé. Il y a autre chose dans l'amour physique que cette brutale sexualité ; la femme n'est point tellement semblable à la bête ; la volupté même sans tiédeur n'est pas si nécessairement que vous dites la porte de la honte, du supplice et du tombeau. Les roses n'ont point tant d'épines et mettent plus longtemps à flétrir.

Vous peignez l'amour sous l'une de ses quelques faces ; sans nier la légitimité de votre point de vue, nous constatons qu'il n'est pas le seul. Quand vous montrez en proie à Vénus des êtres vieilliss et décrépits, nous ne vous accusons point de fausseté : ces choses sont dans la nature ; et, de même que la valeur amoureuse n'attend pas le nombre des années, il est bien vrai qu'elle ne cède pas à l'accumulation des ans. Il reste également vrai que la règle générale allie Vénus avec Hébé et que la beauté, la santé, et la jeunesse sont les pièges où se prend le plus volontiers le désir. En somme vos exemples, nous ne disons pas qu'ils sont faux, nous réfléchissons qu'ils ne sont pas toute la réalité et même nous déclarons qu'ils ne sont pas tout à fait, quand au nombre, en raison d'elle.

Reproche ? Non, mais regret. Qui ne le manifesterait en regardant ce que j'appellerais ses oasis, dans le Sahara qu'est l'œuvre de Rouveyre ! Car il lui est arrivé tout de même de nous offrir des contrastes à sa cruelle monotonie, d'accuser les charmes invincibles du corps féminin, d'insister sur le côté légitimement, esthétiquement sensuel de l'amour. En regardant ses trop rares nudités voluptueuses, on découvre chez cet artiste, qui dépasse en horreur les pieux imagiers du Moyen Age, un des plus gracieux maîtres du crayon que la galante race française ait produits. Et, quoique décidé à ne pas demander à une œuvre riche de sens autre chose que ce qu'elle donne, on souffre devant maintes pages du *Gynécée*, de *Phèdre*, de *Mort de l'Amour*, on souffre de voir un inquiet dont la cagoule habille au lieu de corps des instruments

de torture, broyer méchamment sous les verges un descendant en ligne droite de Boucher et de Fragonard.

Ce reproche, ce regret, ce souhait, ce n'est pas nous, on le voit, qui les formulons, mais l'œuvre de Rouveyre elle-même. Et elle nous commande aussi de lui tenir ce langage :

— Vous nous montrez la volupté au paroxysme de la violence et nous vous admirons d'avoir su personnaliser, comme vous l'avez fait plus de vingt fois, une étreinte, un spasme, un rugissement ; mais, où sont les états intermédiaires qui expliquent, qui préparent, qui déterminent ce rugissement, ce spasme, cet embrassement furieux ? Votre Phèdre, que vous avez su, par un tour de force créateur, élever jusqu'au symbole, s'abandonne avec une fureur bestiale à la satisfaction de ses sens. Mais où sont les combats qui se livrèrent d'abord dans son âme entre sa passion et ses devoirs de mère, d'épouse, de reine, sa condition de créature humaine ? Votre Hippolyte égorge son père comme elle a étranglé son fils, mais quels sont les degrés qui l'ont acheminé au sommet du parricide ? Il y en a nécessairement et pour l'héroïne et pour le héros ; sans quoi nous allons penser que vous avez résolu la question par la question et que vous ne nous montrez pas des êtres humains animalisés par le désir, mais de simples brutes à figure d'homme.

Ces problèmes, un art qui se tiendrait dans les limites de la catégorie plastique ne mériterait pas qu'on constate qu'il les a laissés sans solution. Mais toute cette complexité, ce n'est pas faute de génie psychologique ni de penchant vers la psychologie que Rouveyre l'a écartée, c'est par un parti pris de philosophe, c'est par une intransigeance de système.

Ce n'est pas faute de génie ni de penchant, car s'il y a une épithète qu'appelle son œuvre, plus encore que celle que je lui ai décernée, c'est celle de psychologue. S'il nous paraît tellement orné de littérature et entaché de... typographie ; s'il se montre philosophe si puissant et si partial, c'est parce que l'expression des sentiments, la description analytique, c'est pour lui la grande affaire et qu'il s'efforce d'y parvenir par des moyens frères de ceux qu'emploient les littérateurs et les philosophes. C'est parce qu'il est psychologue de désir et de

volonté qu'il s'épuise à cette curieuse transposition morale et presque matérielle des mots et des phrases, des traits et des lignes. Nous touchons ici au plus profond de cet abîme singulier..

MARCEL COULON

(*Témoignages*, 3^e série, *Mercur*, 1913.)

ÉDITIONS DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, PARIS (VI^e)

ŒUVRES DE ROUYEYRE

Carcasses divines (100 portraits de contemporains dessinés de 1905 à 1907), 12^e édition.

Un recueil in-quarto..... 5 fr.

Le Gynécée (80 nus féminins, dessinés de 1907 à 1909), tirage limité, avec une préface de Remy de Gourmont.

Un recueil in-quarto..... 20 fr.

Phèdre (10 planches, 1910), tirage limité.

Un recueil in-quarto..... 5 fr.

Mort de l'Amour (10 planches gravées sur bois, 1911), tirage limité, avec une prose de Jean Moréas.

Un recueil in-quarto..... 10 fr.

Visages des Contemporains (136 portraits dessinés de 1908 à 1913), avec une préface de Remy de Gourmont.

Vol. in-18..... 3 fr. 50

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.

Les Poèmes: Georges Duhamel.

Les Romans: Rachilde.

Littérature: Jean de Gourmont.

Histoire: Edmond Barthélemy.

Philosophie: Georges Palante.

Le Mouvement scientifique: Georges Bohn.

Sciences médicales: Dr Paul Voivenel.

Science sociale: Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore: A. Van Gennep.

Archéologie, Voyages: Charles Merki.

Questions juridiques: José Théry.

Questions militaires et maritimes: Jean Norel.

Questions coloniales: Carl Siger.

Ésotérisme et Sciences psychiques: Jacques Brieu.

Les Revues: Charles Henry Hirsch.

Les Journaux: R. de Bury.

Théâtre: Maurice Boissard.

Musique: Jean Marnold.

Art: Gustave Kahn.

Musees et Collections: Auguste Marguillier.

Chronique de Bruxelles: G. Eekhoud.

Chronique de la suisse romande: René de Weck.

Lettres allemandes: Henri Albert.

Lettres anglaises: Henry-D. Davray.

Lettres italiennes: Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles: Marcel Robin.

Lettres portugaises: Phileas Lebesgue.

Lettres américaines: Théodore Stabton.

Lettres hispano-américaines: Francisco Contreras.

Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.

Lettres néo-grecques: Démétrius Asteriotis.

Lettres roumaines: Marcel Montaudon.

Lettres russes: Jean Chuzeville.

Lettres polonaises: Michel Mutermilch.

Lettres néerlandaises: J.-L. Walch.

Lettres scandinaves: P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.

Lettres tchèques: Janko Cadra.

La France jugée à l'étranger: Lucile Dubois.

Variétés: X...

La Vie anecdotique: Guillaume Apollinaire.

La Curiosité: Jacques Daurelle.

Publications récentes: Mercure.

Echos: Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

ETRANGER

UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	10 »